

## BALLE-FRANCHE

### Trappeurs français de papier

Dans cet extrait de *Balle-Franche*, publié par Gustave Aimard en 1861, trois trappeurs sont présentés. L'action se déroule le 10 juin 1834.

« Nous profiterons de l'instant de répit que nous laissent ces personnages pour les présenter au lecteur et leur faire faire plus ample connaissance avec lui.

Le premier était un demi-sang canadien de cinquante ans à peu près; il se nommait Balle-Franche.

La vie de cet homme s'était entièrement déroulée dans la prairie parmi les Indiens, dont il connaissait à fond toutes les ruses.

Comme la plupart de ses compatriotes, Balle-Franche était d'une taille élevée, il avait plus de six pieds anglais; son corps était maigre et efflanqué, ses membres noueux mais garnis de muscles durs comme des cordes; son visage osseux et jaune taillé en biseau, avait une expression de franchise et de jovialité peu commune, et ses petits yeux gris percés comme avec une vrille, pétillaient d'intelligence : ses pommettes saillantes, son nez recourbé sur sa large bouche garnie de dents longues et blanches, son menton pointu, lui formaient la physionomie la plus singulière et en même temps la plus sympathique qui se puisse imaginer.

Son costume n'avait rien que le distinguât de celui des autres coureurs des bois, c'est-à-dire que c'était un bizarre assemblage des modes indiennes et européennes adoptées généralement par les chasseurs et les trappeurs blancs de la prairie.

Ses armes se composaient d'un couteau, d'une paire de pistolets et d'un rifle américain [...].

Son compagnon était un homme de trente à trente-deux ans tout au plus, qui en paraissait à peine vingt-cinq, d'une taille haute et bien prise.

Ses yeux bleus au regard doux et voilé comme celui d'une femme, les épaisses touffes de ses cheveux blonds qui s'échappaient en larges boucles sous les ailes de son chapeau de Panama et ondoyaient en désordre sur ses épaules, la blancheur de sa peau qui tranchait avec le teint olivâtre et bronzé du chasseur, indiquaient surabondamment qu'il n'avait pas vu le jour sous le chaud climat de l'Amérique.

En effet ce jeune homme était français, il se nommait Charles-Édouard de Beaulieu et descendait de l'une des plus anciennes familles de Bretagne.

Les comtes de Beaulieu ont fait deux croisades.

Mais, sous cette enveloppe légèrement efféminée, Charles de Beaulieu cachait un courage de lion que rien ne pouvait émouvoir, ni même étonner. Adroit à tous les exercices du corps, il était en outre doué d'une force prodigieuse, et la peau fine de ses mains blanches et aristocratiques, aux ongles roses, recouvrait des nerfs d'acier.

Le costume du comte aurait avec raison semblé extraordinaire, dans un pays éloigné de toute civilisation, à ceux qui auraient eu le loisir de l'examiner.

Il portait un habit de chasse de drap vert galonné, coupé à la française et boutonné sur la poitrine; une culotte de peau de daim jaune safran serrée aux hanches par un ceinturon de cuir verni supportant [...] une cartouchière et un couteau de chasse à fourreau d'acier bruni et à poignée admirablement ciselée; ses jambes étaient emprisonnées dans des bottes à l'écuillère montant au-dessus du genou.[...]

Le comte de Beaulieu [...] était un royaliste ultra. [...]

Après la chute du roi Charles X, le comte dont la carrière se trouva brisée, sentit un immense découragement s'emparer de lui, et un dégoût invincible de la vie le saisit au cœur. L'Europe lui devint odieuse, il résolut de la quitter pour toujours.[...]

Mais la vie américaine, étroite, mesquine et égoïste, n'était pas faite pour lui, le jeune homme ne comprenait pas plus les Américains que ceux-ci ne le comprenaient. Avidé d'émotions, le cœur ulcéré par les petites bassesses et les petites lâchetés qu'il voyait chaque jour se commettre en sa présence par les descendants des pèlerins de Plymouth, un jour il se résolut pour échapper au spectacle affligeant qu'il avait sans cesse devant les yeux, de s'enfoncer dans l'intérieur des terres. »